

The book cover features a textured, painterly illustration. At the top, two dark, curved lines resembling antlers or branches frame the title area. Below this, a white rectangular box contains the author's name 'JEAN-FRANÇOIS CHASSAY' in a black serif font. A second white box below it contains the title 'LAISSE' in a larger, bold black serif font, with the word 'Roman' in a smaller font underneath. The central focus is a framed portrait of a white, fluffy dog, possibly a poodle, looking slightly to the left. Below the dog's portrait, the letters 'D O G' are printed in a simple, spaced-out font. The background is a mix of warm, muted colors like pink, orange, and green, with faint, sketchy lines and circular motifs scattered throughout. At the bottom, a dark brown vertical bar contains the publisher's logo and name, and a small line of text indicating it's an excerpt from the book.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LAISSE

Roman

D O G



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

LAISSE

DU MÊME AUTEUR

Avec Monique LaRue, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989.

Obsèques, Montréal, Leméac, 1991.

Le Jeu des coïncidences : La Vie mode d'emploi de Georges Perec, Montréal/Paris, HMH/Castor astral, 1992.

Avec Jacques Pelletier et Lucie Robert, *Littérature et société. Anthologie*, Montréal, VLB éditeur, 1994.

Sous la direction de Jean-François Chassay, *L'Album du Théâtre Ubu*, Montréal/Carnières (Belgique), Cahiers de Théâtre Jeu/Lansmann, 1994.

L'Ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis, Montréal, XYZ éditeur, 1995.

Les Ponts, Montréal, Leméac, 1995.

Robert Coover. *L'écriture contre les mythes*, Paris, Belin, « Voix américaines », 1996.

Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine, Montréal, Liber, 1999.

Sous la direction de Jean-François Chassay, Jean-François Côté et Bertrand Gervais, *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin*, Montréal, Liber, 2001.

L'Angle mort, Montréal, Boréal, 2002.

Sous la direction de Jean-François Chassay et Bertrand Gervais, *Les Lieux de l'imaginaire*, Montréal, Liber, 2002.

Sous la direction de Jean-François Chassay, *La Science des écrivains. Bibliographie*, Montréal, La science se livre, 2003.

Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine, Montréal, Liber, 2003.

Sous la direction de Jean-François Chassay, *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003.

Sous la direction de Jean-François Chassay, *Le Scientifique, entre histoire et fiction*, Montréal, La science se livre, 2005.

Les Taches solaires, Montréal, Boréal, 2006.

Jean-François Chassay

L A I S S E

Une fantaisie pleine de chiens,
de bruits et de fureurs

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Chassay, Jean-François, 1959-

Laisse

ISBN 978-2-7646-0525-7

I. Titre.

PS8555.H434L34 2007 C843⁵.54 C2006-942339-3

PS9555.H434L34 2007

*À Claude Rocray, parce qu'elle en a eu
l'idée, et pour une foule d'autres raisons.*

À Queneau

Les hommes pensent que les chiens voient en noir et blanc, mais ils se trompent. Si nos visions traversaient un jour leurs rêves, c'est avec la couleur des cataclysmes qu'elles éclateraient, aussi vives que le sont les couleurs de la naissance.

JOHANNE VILLENEUVE,
Mémoires d'un chien

Entre gens qui sortent promener leur chien, on sympathise facilement. Nous formons ce qu'on appelle une grande famille.

ADOLFO BIOY CASARES,
Dormir au soleil

I

Une fois

— Laisse, non, je t'assure, laisse. Je vais y aller. Non, au parc. Yes, I know, about twenty minutes... well, O.K., *at least* twenty minutes. Mais je veux marcher, et puis j'aime regarder tomber la première neige. Tu sais que j'adore la neige. Winter for real. Je ne suis pas encore sortie de mon exotisme, après plus de cinq ans, que veux-tu que je fais? *Que j'y fasse*. O.K., c'est mieux? D'accord. Tu crois? Non, je prends la laisse la plus longue. Yes, right, la plus *glamour*, celle avec les deux systèmes de freinage, toute rouge avec la série des os blancs, croisés... Je le laisserai courir quand je serai là-bas. Come on, Benjy. Let's go my dear. Yep honey, you're a good dog. Mais oui. Salut, à tantôt.

* * *

Juste quelques flocons épars qui tombent. Aucune saleté pour polluer la neige au sol. Eh, Benjy. Le bonheur. Ce paysage, je l'aime. Quand je songe que des milliers de

personnes profitent de cette occasion pour fuir vers le Sud, et moi j'en reviens et n'y retournerais pour rien au monde... Enfin, sauf pour de brefs séjours, à peine mélancoliques.

Deux décembre : j'ai quarante et un ans aujourd'hui. Déjà. On dit toujours « déjà ». J'imagine que le jour où on apprend sa mort prochaine, la présence d'un cancer rongant les intestins ou les os, la même question se pose quel que soit l'âge : « Déjà? »

Me voilà au sommet de la longue glissoire qui conduit à la cinquantaine. J'habite Montréal depuis six ans aujourd'hui, Benjy. Six ans. Je vis ici maintenant. Je vivrai toujours ici, je crois. Toujours ajouter « je crois », « je pense », « je le souhaite », « j'espère », « à mon avis ». Pas s'illusionner. La vie change si vite. Dire « je crois » pour ne pas tomber, justement, dans la croyance, les certitudes.

J'adore ce quartier, il existe une foule de parcs à proximité. Petits, grands. Je m'amuse en voyant comment les chiens réagissent à un parc ou un autre. Il n'existe pas deux environnements identiques pour un chien. Un jour, Benjy, tu te souviens, on a longé un terrain de golf. Tu gémissais. Tu voyais les golfeurs frapper des balles, suivais les caddies des yeux, poussais d'étranges grognements, sorte de pleurs menaçants, je ne sais comment dire. Les chiens sont complexes.

Il n'existe pas de chiens inintéressants, que leur généalogie offre un pedigree bétonné ou qu'il s'agisse des plus étranges bâtards. Mais j'ai toujours eu un faible pour le Shar-pei. Il n'y a pas de meilleur chien. Je

me suis toujours dit : si à un moment je trouve un emploi stable qui ne me promène pas continuellement d'un bout à l'autre de la planète, je m'achète enfin *mon* chien, en souvenir du cadeau de mes parents pour mes neuf ans. Neuf ans : un Cocker Spaniel anglais, magnifique. À peine un mois quand mon père l'a mis dans mes bras. Trop jeune, pauvre petite chienne. Trop tôt éloignée de sa mère. À sa mort, je venais d'avoir vingt-trois ans. Elle avait accompagné une partie de mon enfance, toute ma tumultueuse adolescence, elle était encore présente au moment de l'obtention de mon premier diplôme universitaire. Elle est morte comme j'atteignais, je puis le dire de cette manière, l'âge adulte. Morte dans mes bras. Vieillesse, souffrance. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je me souviens de ma mère me répétant : « Poor Dilsey, poor Dilsey », et moi, quand je pouvais ravalier mes larmes : arrête, il ne faut pas s'épancher sur moi, il faut penser à elle, c'est elle qui meurt aujourd'hui.

Je pleure souvent parce que je suis bien en vie. Les larmes prouvent qu'on s'accroche au réel, qu'on peut encore croire, qu'on a, au fond de soi, au moins, une confiance. On s'attriste parce que quelqu'un, quelque chose, ne continuera pas avec nous, ne nous suivra plus, on pleure de rage parce qu'un événement nous déplaît et que nous devons continuer à vivre avec ce qui nous répugne. Le jour où les pleurs nous abandonnent, nous ne sommes que des fantômes.

Je pense encore à elle. Quand mon travail d'interprète, dans la diplomatie, m'a entraînée partout à

travers le vaste monde, je n'ai pas cessé de me dire qu'un jour je m'installerais quelque part et que j'achèterais enfin un autre chien. Et je me répétais toujours : un Shar-pei, absolument. Pas un Cocker Spaniel anglais. Trop injuste pour cette pauvre bête. Elle se verrait toujours comparée à l'autre, à son désavantage.

Le Shar-pei est souvent passé à deux doigts de disparaître. Tu savais, Benjy ? Puis, au moment où on n'y croyait plus, il réapparaissait. Comme bien des variétés d'animaux. En 1947, une forte augmentation des impôts sur les chiens en Chine obligea de nombreux Chinois à renoncer à leur Shar-pei. Mais dans les années 1970, les Américains commencèrent à réintroduire la race et, en 1981, l'Europe l'a redécouverte à son tour.

J'ai tout lu sur toi, Benjy. Une vieille race. Sur certains tableaux datant de l'époque Han, au début de notre ère, on voit des images de chiens présentant des caractéristiques voisines de celles du Shar-pei : les rides tombantes par exemple, soyeuses, qui lui donnent son nom. « Peau de sable », la traduction de Shar-pei. Un chien doux et charmant, jamais agressif, idéal avec des enfants. Mes fils ont cinq et trois ans. Je me fâche contre eux seulement quand je considère qu'ils sont durs avec Benjy. Ce sont les seules fois où j'élève la voix.

Certains jours je marche avec toi, je vois cette neige qui tombe ou encore de la bruine et je me sens alors libre comme l'air ou complètement seule. J'étais la seule enfant de mes parents. La disparition de mon père date de 1996, ma mère est morte l'année dernière,

en 2007. Mon père avait un frère qu'il ne fréquentait pas; je ne garde aucun souvenir de ses deux enfants, mes cousins. Ma mère était fille unique. Je me retrouve aujourd'hui seule dépositaire de mes souvenirs d'enfance et d'adolescence. Quand je mourrai, personne ne pourra raconter à quoi ressemblait mon existence avant l'âge adulte. Cela n'a rien d'une tragédie, mais parfois je sens surgir un peu de mélancolie. En plus, je vis à mille cinq cents kilomètres au nord du lieu où j'ai vécu plus de deux décennies. Une grande liberté, mais parfois je m'enfonce dans mon passé, comme si je marchais dans le sable.

Cependant je m'adapte, toujours. Hé, Benjy : après des études en lettres françaises, puis en droit, puis en devenant interprète, j'ai pris l'habitude de me détacher. Mais parfois je rêve d'être davantage attachée à mon passé, je voudrais qu'il me suive de plus près.

Mon don pour les langues m'a conduite dans des ambassades où j'ai traduit des propos brillants ou stupides en italien, en allemand, en français. Américaine, mariée pour acquérir la citoyenneté canadienne (et par amour, mais enfin l'amour ne nécessitait pas de passer au palais de justice), je vis avec un homme qui parle également quatre langues, mais outre le français et l'anglais, il parle l'espagnol et le portugais. Entre nous il existe deux langues étrangères, ce qui offre de nombreux sujets de discussion quand nous croyons ne plus avoir grand-chose à nous raconter. Il suffit de se tourner vers la grammaire, et la passion revient. Beauté de l'italien et adaptabilité de l'espagnol, rigueur

de l'allemand et plasticité de l'anglais, musicalité opposée du français et du portugais, et puis, à force de nous intéresser aux langues, nous nous retrouvons dans notre lit à pratiquer une langue universelle, l'espéranto des corps amoureux. Maintenant, je *pense* même en français. Mais je ne voyage plus, ou peu. Seulement pour les vacances, courts périple qui ne modifient pas une vie.

— Come on Benjy.

Il est bilingue, comme nos enfants. Devrais-je m'interdire de les comparer? Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à les mettre sur le même plan.

Nous discutons souvent de la troisième langue : quelle langue ferons-nous apprendre ensuite, en priorité, à nos fils? Doit-on préférer la même langue pour l'un et l'autre ou au contraire leur proposer des langues différentes? Des langues que l'un de nous deux parle, ou au contraire des langues que nous ne connaissons pas, pour rendre encore plus confuse notre tour de Babel familiale?

Interprète. J'aurais aussi bien pu être éthologue, chercher à traduire ce que disent les animaux. Tous les animaux me passionnent, mais ma préférence va encore aux chiens. Si je n'habitais pas le centre-ville de Montréal, si je n'avais pas un emploi aussi prenant, si je ne voulais pas passer autant de temps avec mes enfants (ce qui représente beaucoup de « si »), je vivrais avec une bonne douzaine de chiens.

Aux États-Unis, on compte deux cent trente millions d'animaux de compagnie, trois cents millions

dans l'Union européenne. Cela s'explique sans doute par un grand amour pour les animaux, je ne cherche pas à analyser, il y aurait beaucoup à dire, c'est moins simple qu'on ne le croit. Mais aussi des chiens maltraités, torturés. Bêtes à la dérive. Chaque espèce, même l'humain... Devrais-je m'interdire de comparer? Il existe une différence de degré, soit. Mais faire souffrir un mammifère signale un niveau de bêtise qui peut facilement se reproduire sur un autre type de mammifère. Faire du mal à un animal? Ceux qui le font prendraient tout autant de plaisir à torturer un humain s'ils savaient échapper à la vindicte. J'en suis convaincue. Et je suis rarement convaincue.

— Allez, viens, Benjy, nous arrivons au parc.

Imaginer la terre sans l'humanité. Juste pour voir, par curiosité. Les mammifères deviendraient de vrais mammifères. Faible jeu de mots, mais en français. Ma fierté, mon tour de force.

L'humanité, malgré Copernic, Galilée, Darwin, Hubble, peut-être à cause d'eux, en réaction à eux, se croit encore au centre de l'univers. Se perd dans des folies, croyant être à l'image d'une invention stellaire : Dieu. Comme elle se croit supérieure, quand un membre de cette communauté aime un animal, il l'humanise. Benjy : il pense lui donner un peu de sa supériorité. Oui, rigole, mon vieux. Transformer un animal au point de lui faire perdre sa vraie nature consiste à le dégrader. On aime les animaux pour ce qu'ils ne sont pas. Bref, plus on les aime, moins on les connaît, et conséquemment on se connaît de plus en plus mal.

Même paradigme du bon vieux racisme. « Améliorer » l'autre : qu'il devienne la copie du modèle idéal. Avant, le racisme imposait des échelles : Blancs, Jaunes, Noirs, puis les grands singes. Le racisme s'est arrêté au grand singe, même chez la plupart des gens qui se pensent libéraux. On utilise des chimpanzés en laboratoire comme de vulgaires souris. Personne ne fait rien. L'humanité est ridicule et triste. En France, dans les années 1930, au moment où le nazisme se levait en Allemagne, on trouvait encore des zoos humains où la grande bourgeoisie allait examiner, derrière des barreaux, des Noirs reproduisant la vie des villages « primitifs ». L'humanité n'en finit pas de se rendre ridicule. La différence entre le génome d'un chimpanzé et celui d'un orang-outang est plus importante qu'entre le génome d'un chimpanzé et celui d'un humain. Bien sûr, contrairement aux Noirs, les chimpanzés *ne sont pas* des humains. Je le sais, Benjy, tais-toi. Bon, je blague, je sais que tu ne parles pas, ne me regarde pas comme ça. Mais qu'on refuse d'étudier à *quel point* ils nous ressemblent signale la peur de l'humanité de constater à quel point son identité n'est pas claire. On peut favoriser la *différence* tant qu'on voudra en Occident, avec cette stupide rectitude politique qui se donne bonne conscience en se croyant bien installée à gauche, cela reste une façon commode de balayer la réflexion sur ce que nous sommes : des mammifères. Qu'est-ce que ça implique ? Quelqu'un voudrait-il entendre la question ?

Au XVI^e siècle, Montaigne se demandait si notre incapacité à communiquer avec les animaux n'était pas

Table des matières

I

Une fois	13
Deux fois	23
Trois fois	35
Quatre fois	45
Cinq fois	55
Six fois	65
Sept fois	75
Huit fois	85
Neuf fois	95

II

Une seule fois	107
----------------	-----



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2007
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Laisse

Deux décembre, huit heures le matin, dans un parc de Montréal. Des maîtres promènent leur chien. Neuf maîtres, dix chiens.

À sa manière, le parc urbain joue souvent de nos jours le rôle de l'agora grecque. Lieu de débats, d'échanges, le parc permet des rencontres qui ne pourraient se produire autrement. Surtout si l'humain qui y circule est accompagné d'un chien. Si les chiens ne bavardent pas à l'instar des humains, ils provoquent un flot de paroles ininterrompues. Et ils réfléchissent, à leur manière, pendant que l'autre, au bout de la laisse, parle et parle, donnant souvent de l'existence une représentation d'une splendide vacuité. Mais l'humain, grâce à son chien, s'adressant à lui, trouve parfois le moyen de prouver son intelligence par quelques paroles bien senties. Le chien, s'il ne répond pas, n'en pense pas moins.

Pour Jean-François Chassay, tout est prétexte à la réflexion, aux questions, sur le temps, sur le passé, sur la filiation, qu'elles soient sérieuses ou saugrenues. Depuis *Obsèques* jusqu'aux *Taches solaires*, il se fait l'implacable commentateur de la condition humaine. Mais, dans *Laisse*, le point de vue est parfois celui du chien.

Jean-François Chassay est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Il a publié au Boréal L'Angle mort (2002) et Les Taches solaires (2006).